

A la ville
comme au
musée

Fenêtres sur murs

L'affaire Jérôme Revon

SAINT LOUP

Jérôme Revon photographie des peintures murales à New York depuis l'âge de ses quinze ans, et de ces murs décorés, il fait ensuite sur de grands formats colorés, des décors de murs.

Guérirons-nous jamais des signes ? C'était le genre de question qui m'agitait tandis que je cédaï à l'invitation de mon amie Catherine H. de venir voir chez elle, enfin dans sa galerie rue Saint-Benoît, les signes qu'y a laissés – adressés – Jérôme Revon, homme de signes s'il en fut, puisque de télévision, sur les murs. C'est d'ailleurs, comme dans une belle mise en abîme, de signes sur les murs que parlent les signes sur les murs de Jérôme Revon. Je m'explique : Jérôme Revon photographie des peintures murales à New York depuis l'âge de ses quinze ans, et de ces murs décorés, il fait ensuite sur de grands formats colorés, des décors de murs. Mes amis freudiens me trouvent trop lacanien – n'ayant pas d'ami lacanien, je ne sais comment ils me trouveraient (puisque'ils ne m'ont pas trouvé), mais, évidemment, ces murs-murs me trottaient dans la tête, y levaient, à chuchoter, une petite musique, que je m'étonnais (est-ce parce que Revon vient des écrans?) de confondre avec celle des grands génériques de mon en-

fance : *Mannix* à la télévision (qui s'en souvient ? Qu'on écrive au journal !) ou au cinéma *L'Affaire Thomas Crown* (la bonne, avec S. Mac-Queen et F. Dunaway). Là aussi, comme sur les murs de Revon, l'écran avait cessé d'être uni, il se divisait en pavés colorés, en d'étranges mosaïques, avec plutôt qu'un cubisme qui déforme, de petits points de vue qui multiplient l'image autant qu'ils la composent. Miroirs brisés et puis recollés, les murs de Revon sont aussi des fenêtres qui donnent sur un mur, un peu comme dans le meilleur des Hitchcock avec les meilleurs des acteurs, J. Stewart et Grâce Kelly, *Fenêtre sur Cour*. L'affaire se corsait donc tandis que tel un passe-muraille, j'avais devant moi un mur à traverser pour toucher à un autre mur. En vérité, c'est bête, j'aime les signes, j'aime croire que le monde n'est pas ce monde "qui ne veut rien" dont Winicott dit que c'est devenir adulte que de le comprendre fait ainsi qu'il est fait. J'aime croire, au contraire, qu'on me fait signe, à la cantonade, en passant. Le réel finalement n'est guère plus parlant qu'un mur peint. C'est l'immeuble d'en face au réveil (depuis ma cave, à vrai dire je ne vois que



des murs intérieurs, qu'on a dû construire pendant mon sommeil), c'est Venise sur l'autre rive... L'avantage avec Revon, c'est que ses grands murs colorés et fragmentés restent devant nous, impassibles, bien qu'ils s'ouvrent sur d'autres murs, d'abord photographiés, puis restitués. On est comme dans ces livres d'enfant qui, ouverts, font jaillir un décor intérieur et sculpté, livres animés, dit-on, qui nous changeaient de nos livres de science naturelle, sur l'inanimé (le titre de l'exposition évoque ces livres, en anglais, pop-up). L'art est d'ailleurs fait pour les cancre : c'est la session de rattrapage de ceux qui n'eurent pas d'abord de regard. Revon me fait voir les murs que j'ai manqués à New York. Comme les bons artistes, il me fait voir que je ne sais pas voir tout en me faisant voir quand même. Ses couleurs sont vives – ces murs ont de la verve – mais pas une verve agressive, ils gardent je ne sais quoi de vif et d'acidulé comme un bonbon qui vous agace la langue mais répand aussi un peu de sucre dans votre palais. En fait, l'art c'est l'école buissonnière, j'avais fait le mur et ces murs me faisaient quelque chose. On sait depuis la Renaissance et l'invention de la perspective sur le pas de la porte de la cathédrale des Fleurs à Florence, face au Baptistère, que l'art est une question de distance. Pour une part, il rapproche (sans quitter Paris, vous voilà à New York) et pour le reste, il éloigne (c'est le mur coloré de Revon qui est à Paris, pas l'autre). On pense face à ces évidences que "rien n'est loin" et puis, mélancolique, on se ravise, c'était là-bas, ailleurs où l'artiste est allé, a vécu, et pas nous (les collectionneurs plus malins se rachètent en achetant les oeuvres). Rimbaud appelait l'art au "dérèglement de tous les

sens", celui de la distance, n'est pas mal, une fois altéré, pour commencer. En sortant, je faisais un peu plus que regarder les murs en espérant qu'avec le sésame de l'art, ils s'ouvriraient. Où étaient passés les Revon ? Mon oeil, trop vite habitué à son écran, ne fonctionnait pas. Je ne suis pas un artiste. J'étais un passant et voilà que je m'adressais à ces murs parisiens redevenus muets, en passant, comme Baude- laire à sa passante s'éloignant, mur-murant "ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savait".

Galerie Houard, 15, rue Saint-Benoît, jusqu'au 7 décembre.


le SALON de la MOTO
SCOOTER, QUAD
PARIS 2013



3-8 DÉCEMBRE 2013
PARIS EXPO PORTE DE VERSAILLES

BILLETTS EN VENTE :
www.lesalondelamoto.com

